

Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 11 (1943-1944)
Heft: 10-11

Artikel: La Russie et l'Europe
Autor: Gauvain, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-759485>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Russie et l'Europe

par Jean Gauvain

*L'âge moyen d'une nation est toujours rude à passer.
La Russie l'éprouve.* *Custine*

Dans le mystère — souvent obscur, parfois lumineux — qui constitue le développement historique d'une nation comme la Russie, il semble difficile de déterminer une tendance constante, un élément permanent sur lequel puisse asseoir ses déductions l'observateur en quête de vérité. Tour à tour étonnamment forte et pitoyablement faible, incertaine d'elle-même ou fière de sa sainte mission, „hésitant perpétuellement entre le rôle de gardienne de l'ordre et celui d'émancipatrice des peuples opprimés”¹⁾, la Russie ne semble pas avoir atteint cette pleine conscience de sa vocation qui caractérise par exemple la France, et permet de lui attribuer sans hésiter une fonction essentielle au sein de la communauté européenne. Au lieu cependant de rester sur une prudente réserve, de nombreux hommes d'Etat, écrivains ou journalistes contemporains, décrivent avec pessimisme sinon avec horreur la situation tragique où se trouvera l'Europe lorsque la victoire alliée l'aura soumise au „colosse russe”.

Peuple de 180 millions d'habitants, disposant d'une armée aux réserves immenses et de ressources naturelles presque illimitées, il semble en effet que rien ne puisse résister à la Russie. Mais cette vue élémentaire du problème ne conduit à aucun progrès de l'analyse. L'histoire montre que les grands empires conquérants sont souvent le fait d'une minorité s'imposant à des masses inertes, incultes ou temporairement terrorisées. L'Inde sous la domination anglaise, la Chine sous la dynastie mandchoue en pourraient servir de preuve. Dans un passé encore plus récent on a vu des peuples, relativement peu nombreux, mais se considérant comme trop resserrés sur leur territoire, s'efforcer à la conquête de vastes contrées. Qu'en raison de sa masse la Russie puisse agir sur les autres pays européens est un fait évident. Prétendre que du fait de ses richesses illimitées et de l'immensité de son territoire elle soit désireuse de conquérir l'Europe ou le monde semble paradoxal.

D'autres ne voient dans la Russie qu'un danger d'ordre idéologique. Ce sont les doctrines révolutionnaires encore officiellement professées aujourd'hui par le gouvernement de

¹⁾ Henry Rollin — La Révolution russe. Paris 1930. Tome I p. 132.

l'U. R. S. S. qui constitueraient pour l'Europe une menace redoutable. Sans nous attarder à examiner si certains apôtres de la „culture occidentale” sont réellement autorisés par leurs actes ou leurs doctrines à se poser comme tels, disons que le danger révolutionnaire — ou plutôt le danger totalitaire — ne nous paraît pas d'origine spécifiquement russe. Plongée depuis trente ans dans un bouleversement indicible, l'Europe n'a pas besoin de la Russie pour que se brisent toutes les catégories sociales de jadis. Plus que tout y contribuent la misère matérielle et le trouble moral créés par deux guerres dont la Russie est moins responsable que d'autres. Plus d'ailleurs la crise que nous vivons depuis vingt ans s'accroît et plus la Russie revient à une politique nationale que, sous diverses apparences, elle a presque constamment menée en fait²⁾.

Le danger russe — si vraiment il existe — peut être considéré d'un autre point de vue, celui de la civilisation: c'est la „barbarie” slave qui menacerait les valeurs spirituelles incarnées dans certains pays. Cette thèse est en somme la thèse officielle du III^e Reich. Ce que les dirigeants allemands appellent „bolchevisme” c'est moins un régime totalitaire et anti-capitaliste (car le leur l'est aussi) qu'une forme réputée barbare de ce régime, bonne tout au plus pour les „Untermenschen”, les „Bestien” que nourrit la steppe asiatique. L'idée d'un danger proprement russe et non pas seulement révolutionnaire a d'ailleurs été formulée maintes fois en Allemagne³⁾. Elle est acceptée par la majorité de l'opinion allemande. Point de vue raciste, est-on tenté de dire, et comme tel impossible à discuter qu'il soit fondé sur une hypothèse indémontrable. Point de vue qui n'a rien de nouveau, faut-il ajouter, souvent défendu au cours du XIX^e siècle et pouvant donc être soumis à une analyse historique.

Rares en effet sont les hommes d'Etat ou les historiens qui, au siècle précédent, n'ont pas attiré l'attention sur le „fléau que la Russie représente pour l'Europe”⁴⁾. Précurseur inattendu de M. Alfred Rosenberg, Karl Marx a condamné en termes violents le panslavisme de cet Etat „qui vise à l'Empire universel” et veut pour frontière occidentale une ligne allant „de Danzig, ou mieux de Stettin à Trieste”. L'historien français Henri Martin voyait dans la Russie une menace au mouvement

²⁾ cf. l'ouvrage remarquable d'Henry Rollin cité plus haut note 1.

³⁾ cf. en particulier „De Pierre le Grand à Staline”, conférence prononcée à l'Institut für Auslandswissenschaft de Berlin par le Pr. Schüssler (Frankfurter Zg. 23. 11. 1941), et „Russland und Europa” par Thorwald Knudsen, Dresde 1943.

⁴⁾ Napoléon I^{er}.

démocratique européen, et Mgr. Sibour, Archevêque de Paris, dénonçait en 1855 „l'hérésie russe” qu'il fallait châtier et extirper par le fer. En 1839 un gentilhomme français, disciple de Joseph de Maistre, le marquis de Custine, faisait dans un livre resté célèbre⁵⁾, le tableau de cet empire barbare dont les armées envahiraient bientôt l'Europe si celle-ci demeurait en proie aux illusions démocratiques. Ces prophéties sont d'autant plus intéressantes à relire que l'histoire ne les a pas ratifiées. La Russie n'a nullement conquis l'Europe. Elle a été envahie par l'Allemagne à deux reprises. Certes, en 1815 les armées russes ont campé sur les côtes de l'Atlantique. Mais loin de laisser derrière elles la „barbarie” asiatique ou même l'immobilité hiératique de la foi orthodoxe, elles ont rapporté dans les plaines neigeuses l'esprit sceptique et libéral d'où devaient naître les courants révolutionnaires qui ont changé le destin de ce grand pays.

Au XIXe siècle les prophètes du danger russe se sont trompés. En sera-t-il de même au XXe?

II

„J'ai vu le colosse de près”, écrivait en 1839 le marquis de Custine, fils d'une des inspiratrices de Chateaubriand, „et j'ai peine à me persuader que cette oeuvre de la Providence n'ait pour but que de diminuer la barbarie de l'Asie. Il me semble qu'elle est principalement destinée à châtier la mauvaise civilisation de l'Europe par une nouvelle invasion. L'éternelle barbarie orientale nous menace incessamment”...

Si l'on fait abstraction du point de vue mystique, mettons plutôt mythique, qui se fait jour dans ces lignes, nous trouvons là une bonne définition du danger russe. Deux éléments le caractérisent: la puissance colossale, la barbarie asiatique. Par un étrange paradoxe les anciens tributaires de Gengis-Khan seraient destinés à renouveler les exploits de leur maître et à se déverser sur l'Europe. A l'époque où nous nous plaçons, la Russie dispose-t-elle de la force militaire nécessaire à de pareils exploits? On a pu le croire après 1815, et Nicolas Ier, pacificateur de la Hongrie, l'a cru certainement. Mais cette puissance n'était qu'un rêve fragile et lorsqu'il s'en aperçut en 1855 le „gendarme de l'Europe” se laissa mourir de désespoir. Se doutait-il qu'il faudrait un siècle de défaites et de révolutions pour reconstituer une puissance russe effective?

Privée de ce moyen d'action la Russie même barbare n'était guère redoutable. Mais était-elle si barbare qu'on nous le dit?

⁵⁾ La Russie en 1839. — Paris 1841 — 4 volumes.

Pour ceux d'entre nous qui considèrent le moyen-âge comme une époque d'obscurantisme et de barbarie, la Russie doit être à cette époque considérée comme barbare. Elle ne connaît ni l'esprit scientifique, ni l'aviation de bombardement. Mais elle n'est pas non plus parvenue à la civilisation métaphysique, orientée sur la vérité absolue qu'ont connue le XIIe et le XIIIe siècle en occident. Ce qui caractérise la Russie du XIXe siècle c'est une déchirure tragique, une coupure profonde entre les élites occidentalisées et l'immense masse des paysans-serfs qui mènent une vie tour à tour bestiale et resplendissante d'humilité, mais complètement isolée.

Nulle part cette coupure n'est mieux caractérisée que dans le domaine religieux où pourtant la Sainte Russie⁶⁾ se considère comme pleinement elle-même. Au XIXe siècle l'Eglise officielle est inerte. Ballottée entre les tendances catholicisantes de l'école de Kiev et l'esprit réformateur introduit par Pierre le Grand elle a cessé depuis le XVIIe siècle d'instruire et de former les masses. Celles-ci lorsqu'elles ne se perdent pas dans les sectes, se nourrissent d'anciennes traditions patristiques qui, si elles sont bien comprises, font fleurir admirablement les vertus naturelles du cœur russe — sens du mystère, respect de la douleur, charité spirituelle. Mais faute d'un magistère ecclésiastique l'Eglise n'exerce ni influence morale, ni action intellectuelle profondes. Entre elle et les fidèles il n'y a d'autre contact que celui de la liturgie — qui est magnifique — et des sacrements. Nombreux, même sont les cas où la religion populaire est suspecte aux autorités. Les starets, ces moines qui du fond de leurs solitudes forestières dirigent les âmes chrétiennes vers l'obéissance et l'humilité, sont soumis à un contrôle sévère. Après la mort du plus célèbre d'entre eux, Séraphin de Sarov (†1833) la biographie du saint est revue par le métropolite Philarète qui lui donne un caractère conventionnel où l'on a peine à retrouver les mouvements et les inspirations de la grâce.

Privé de direction au sein de l'Eglise, le peuple russe n'est pas mieux guidé dans le domaine politique. Comme le remarque le philosophe Vladimir Soloviev le culte populaire du tsar était antinomique:

„D'une part l'idéal chrétien du tsar, personnification terrestre et instrument de la justice et de la miséricorde divine, idéal nourri par l'exemple des meilleurs princes de l'époque kiévienne et mongole; d'autre part le type strictement païen du despote, personnification d'une force

⁶⁾ Il serait intéressant de connaître l'origine de ce terme.

terrifiante, destructrice, illimitée, l'idéal même du César romain, ranimé par le souvenir des Khans de la Horde d'Or."

Cette dualité est symbolisée par une belle légende d'origine byzantine mais très répandue en Russie et selon laquelle les souverains moscovites ont reçu de Nabuchodonosor la sanction suprême de leur puissance.

„Nabuchodonosor, le chef du colosse païen renversé par le Christ — la personnification même du despotisme athée."

Que ce sentiment ambigu se soit maintenu bien au delà du siècle d'Ivan le Terrible où, selon Soloviev, il aurait pris naissance, on n'en peut guère douter. Comment expliquer autrement le respect passif de l'autorité qui caractérise le peuple russe et en même temps son amour pour le „tsar blanc, le tsar orthodoxe" redresseur de torts, défenseur de la justice du Christ, ses révoltes violentes aussi lorsque cette justice était bafouée, sous Catherine comme sous Nicolas?

Si l'on considère comme barbare un être privé des lumières de la raison ou de la foi, on voit que le peuple russe même à l'époque du servage ne peut être traité de barbare. Ecrasé sous des tâches matérielles accablantes que l'alcool lui permet parfois d'oublier, soumis au caprice des propriétaires campagnards, le peuple russe n'a pas perdu le sens du spirituel que la foi chrétienne lui a jadis donné.

Même dans l'amour qu'il porte à son pays ce ferment chrétien apparaît avec force. Essentiellement bien sûr le paysan est attaché à sa terre, il est prêt à se défendre contre l'étranger. Mais sur ce sentiment primordial se développe un sens spirituel que l'on pourrait appeler „le patriotisme de l'humilité". De ce sentiment on trouve de nombreux échos dans la littérature de Tioutchev à Blok et de Gogol à Gorki. Nul pourtant ne l'a exprimé de façon plus poignante que Moussorgski, cet admirable connaisseur du peuple russe. Dans ses deux „dramas musicaux populaires" Boris Godounov et la Conspiration des Khovanski ou Khovanchtchina Moussorgski met en scène le peuple russe, sa violence, ses superstitions en même temps que sa foi et sa simplicité. Au dernier acte de Boris Godounov, alors que cortèges et émeutes disparaissent au fond de la forêt enneigée, l'Innocent, le fol en Christ, chante le malheur de la Russie:

„Larmes, répandez-vous, larmes douloureuses!
Pleure ma patrie, pleure sur toi-même,
Le malheur viendra, sur toi la nuit tombera,
Le jour pour toi s'éteindra. Pauvre, pauvre Russie!
Pleure, peuple russe, ô peuple affamé!"

A ces paroles ajoutées par Moussorgski au texte original de Pouchkine fait écho dans la Khovanchtchina l'admirable chœur qui s'élève soudain d'une troupe de strelets, ces soldats de la Moscovie, attendant leur chef, le prince Khovanski:

„O toi, notre mère, ô Russie,
Il n'y a pour toi ni repos, ni salut.
Jadis tu nous protégeais, puissante,
Mais maintenant on te persécute.

Qui te persécute? Ce n'est pas l'ennemi,
Le méchant étranger,
Mais tes enfants, tes enfants impies,
Qui t'accablent.

O Russie, ô notre mère,
Qui pourra te calmer, te consoler?⁷⁾

Dans une autre scène du même drame le boïar Chaklovity médite au milieu des soldats endormis:

„Ah malheureuse Russie! Mon pays cher!
Qui mais qui saura te délivrer des maux dont tu te
meurs?

Devrai-je voir un jour ton sol foulé par l'ennemi?
L'Allemand cruel va-t-il sur toi s'abattre et t'asservir?
Jadis le joug du Tatar fut terrible, la main du
boïar pesante,
Plus aujourd'hui de lourd tribut. Plus de Tatars ni
d'opresseurs,
Et cependant encore, triste, tu souffres....

Ce sentiment est peut-être dû au caractère tragique de l'histoire russe et au sort écrasant des serfs. Mais il a une origine plus haute. C'est parce qu'il porte en son cœur l'image d'une Russie spirituelle et véritable qu'un fils de la terre russe ne peut se satisfaire de la patrie terrestre dont il voit les défauts. La tension entre le spirituel lumineux et le temporel pesant fait la valeur de cet attachement à la „plaine noire et nue". Sans doute ce sentiment est-il insuffisamment déterminé pour s'opposer soit au nationalisme officiel, soit à l'orgueil national dont les bouffées sont violentes. Comme tous les phénomènes collectifs de nature instinctive il est fragile, il peut par mutation brusque se transformer en anarchie intégrale ou en révolte sauvage comme à l'aube de la Révolution d'Octobre. Mais il reste comme un immense appel, une interro-

⁷⁾ Ce texte ne se trouve que dans l'édition originale publiée par Paul Lamm aux Editions d'Etat soviétiques. Il a été retranché, on ne sait pourquoi, par Rimski-Korsakov de la version retouchée qu'on joue habituellement en Occident.

gation angoissée, et s'oppose par là à la formation d'un totalitarisme sans fissures, c'est-à-dire à la barbarie moderne.

Pour que de ces déséquilibres féconds naquit une culture saine et fermement assise par un contact étroit entre le peuple et les classes cultivées, il eût fallu de gigantesques réformes économiques et sociales, une classe intellectuelle et dirigeante active, dévouée aux intérêts de la patrie, un sens du réel et du possible, toutes sortes de facteurs qu'aucun pays ne peut espérer posséder à la fois. Faute de cette évolution la Russie ne tombe pas dans la barbarie comme on l'a souvent dit. Elle est seulement en crise. Inquiètes et tourmentées, les élites intellectuelles, qu'elles se donnent pour slavophiles ou pour occidentalistes, cherchent à expliquer le drame de la Russie, défigurée par le servage et le despotisme. Bientôt les courants révolutionnaires l'emportent. En vain, à la fin du siècle, Vladimir Soloviev essaiera-t-il de cristalliser la conscience nationale en définissant un patriotisme chrétien dont le but serait la réunion des Eglises. Ces analyses profondes et brillantes ne devaient pas porter fruit. Le tissu des causes secondes était déjà trop serré pour qu'une pensée libre pût s'y insérer efficacement. La synthèse rêvée par Soloviev ne s'accomplit pas. Dès lors le tragique russe tendait nécessairement à la révolution violente. Le messianisme confus mais sain de l'âme populaire s'enflamme et brûle d'un feu souvent impur. Les valeurs spirituelles qui n'ont pu s'incarner sont projetées dans un temporel impitoyable, la Russie entre dans la crise la plus douloureuse mais peut-être la plus féconde de son histoire.

III

Beaucoup de bons esprits ont cru voir dans la révolution bolcheviste un phénomène asiatique. Plus conscients de leur véritable mission les chefs de la Russie nouvelle se considèrent comme les successeurs de Pierre le Grand qui „a ouvert une fenêtre sur l'Occident". C'est la porte de l'Ouest qu'en ce moment M. Staline s'efforce de tailler en Pologne et en Bohême.

Un simple examen du vocabulaire révolutionnaire montre à quel degré les termes occidentaux ont envahi la langue russe depuis 1918. Socialisme, communisme, léninisme même, prolétariat, internationale, matérialisme dialectique, autant de termes transportés tels quels dans la langue russe et qui lui donnent un caractère nouveau. De même l'emploi abusif des abréviations trahit un souci de clarté, de concision, de rapidité, tout occidental. Après la crise des années 1700 à 1720, les réformes de 1918 ont marqué un nouveau pas de la Russie

vers l'Ouest. Car, avec ces termes nouveaux s'implantaient les doctrines et les méthodes du XIXe siècle scientifique et matérialiste. De ces méthodes comme des rêves qu'évoquait Renan dans sa célèbre préface à „l'Avenir de la Science” nous connaissons maintenant les fruits tragiques; nous ne sommes guère portés à leur attribuer grande valeur. Mais en Russie elles apportaient un élément entièrement nouveau, l'esprit rationnel et déductif dont le peuple russe était complètement privé. Le marxisme, défini comme „socialisme scientifique”, autrement dit comme „messianisme rationnel” semblait prédestiné à s'implanter en Russie. Il satisfaisait le besoin spirituel inhérent au peuple russe tout en donnant aux masses la possibilité de s'assimiler rapidement les techniques intellectuelles ou mécaniques dont l'Occident était si fier. Alors que dans son mouvement vers l'Ouest Pierre le Grand n'avait touché qu'une faible couche de la population, Lénine et après lui Staline ont couru le risque de jeter le ferment rationaliste jusqu'au fond des chaumières. Tel est bien le sens profond de la déclaration de Lénine sur l'électrification des campagnes. Le succès de la révolution en dépend, d'abord évidemment parce qu'un tel progrès matériel convaincra les paysans de l'excellence du bouleversement accompli, mais bien plus encore parce qu'il leur permettra de s'initier à la technique, stade inférieur du rationalisme, et par là de devenir des citoyens conscients et capables d'action indépendante. L'orgie de statistiques à laquelle se sont livrés les techniciens soviétiques depuis 20 ans est une autre preuve de ce passage du stade instinctif au stade réflexif. Que ce mouvement se soit accompagné d'enfantillages comme aussi de cruautés, cela ne fait pas de doute. Qu'il ait suscité un orgueil qui nous semble souvent naïf, on ne peut le discuter. Mais le problème n'est pas là. Le seul problème est de savoir dans quelle mesure ce mouvement a réussi.

Dans quelle mesure malgré les souffrances inouïes imposées par la guerre, la révolution, la collectivisation agraire et l'invasion hitlérienne le peuple russe a-t-il réussi à s'assimiler non seulement les méthodes techniques occidentales, mais aussi une certaine forme d'activité réfléchie à tendance rationnelle qui peut lui permettre de surmonter quelques-unes des déchirures héritées de l'évolution historique? Il est clair en effet que s'il n'y est pas parvenu il reste cette masse fruste et incertaine dont nous avons montré quelques aspects, mais douée cette fois d'une puissance militaire illimitée. Si au contraire, sans aucunement devenir occidental, en restant profondément russe, mais en poussant à leur développement normal toutes ses facultés latentes, le peuple russe a surmonté les faiblesses de sa condition et assimilé ce qu'il y a de sain dans le rationalisme

occidental nous n'avons plus à le redouter puisqu'il entre alors de plain-pied dans la famille des nations européennes, à supposer que celle-ci existe encore. Y a-t-il, autrement dit, un humanisme soviétique?

Qu'un nouveau type d'homme russe soit né c'est ce que Mme Izvolski nous apprend sans détours dans le titre même de son livre qu'elle appelle „L'Homme 1936 en Russie soviétique”⁸⁾. C'est ce qu'affirment également certains mouvements dans l'émigration russe, dont le plus intéressant nous a paru être celui des „Post-Révolutionnaires”, ce nom signifiant que la révolution s'est accompagnée de phénomènes suffisamment positifs pour qu'on puisse édifier sur de telles bases un humanisme nouveau sinon intégral. Beaucoup d'observateurs étrangers, d'André Gide à Littlepage, malgré les réserves qu'ils ont mises justement à leur jugement, ont senti cet approfondissement de la révolution de 1917. Enfin depuis 1934 Staline lui-même, le redoutable maître du Kremlin, n'a cessé d'insister sur la valeur humaine des cadres, sur le problème humain qui se posait à la Russie. A l'automne 1940, six mois après le demi-échec de Finlande, alors que la Russie se préparait par un effort gigantesque et implacable à la rencontre armée que la politique du Reich permettait aisément de prévoir, le maréchal Timochenko, tirant la leçon des grandes manoeuvres d'Ukraine, insistait à son tour sur la nécessité de l'initiative et de l'autonomie des cadres subalternes de l'armée, ceux dont la Russie a toujours manqué. On peut donc dire que tant le mouvement profond du peuple que le souci des dirigeants tendait à faire naître ce nouveau type d'homme que nous cherchons à définir.

Mais quel qu'en soit leur désir les dirigeants soviétiques se trouvaient encombrés dans leur effort d'humanisme par la doctrine totalitaire dont ils ne peuvent guère se dégager. Il ne s'agit pas ici de nier les possibilités d'humanisme que contient certain aspect du marxisme, particulièrement chez le jeune Marx; mais il nous semble que cet humanisme n'est pas conséquence naturelle de la doctrine du matérialisme dialectique. Il est comme un heureux hasard, presque une „ruse de l'esprit”, un sauvetage in extremis de la liberté naturelle. On ne saurait donc s'étonner des difficultés qu'éprouve cette liberté à naître en Russie sous un régime dictatorial qui, en dehors de tout principe, est par lui-même peu clément aux individus. Les citoyens soviétiques, pourrait-t-on dire, représentent moins des hommes libres que des hommes affranchis. C'est sur le plan social que s'est réalisée leur liberté. En tant que collectivité les ouvriers ou les paysans ont l'impression d'être maîtres de leurs entreprises. En tant qu'individus

⁸⁾ Paris, Desclée de Brouwer 1936.

beaucoup au contraire sont écrasés par le poids de la machine totalitaire. C'est donc par éclipses, par instants qu'apparaît le nouvel homme soviétique, soumis dans sa vie individuelle aux contraintes les plus amères, mais affranchi dans sa vie collective. Représente-t-il un type nouveau?

Par certains côtés, oui. Il a incontestablement acquis cette rigueur dans le jugement, ce souci d'information précise qui répugnait tant au caractère russe jusqu'ici. Il est habile, intelligent et farouchement énergique. Mais rarement peut-il prétendre à un humanisme plus profond. Pour ceux qui savent s'adapter la vie se présente au mieux sous l'aspect d'un moralisme aux limites vite atteintes. Depuis l'interdiction de l'avortement, la famille est à l'honneur. Au cinéma on voit cette famille dans un petit appartement à rideaux blancs, avec le palmier en pot, l'appareil de radio et le mobilier de série. „Etant un homme de principes communistes, il ne laissait pas sa fille sortir le soir”, peut-on lire dans une nouvelle publiée en 1938. Tel est le sort des adaptés. Les autres connaissent soit l'existence anonyme de la foule grise, soit la nostalgie, le désir d'autre chose, que parfois l'activité politique leur permet d'apaiser temporairement.

C'est certes un maigre progrès, une simple caricature de l'occident civilisé. Mais il serait naïf de voir là le terme de l'évolution russe. La guerre actuelle a tout remis en question. Ces modestes signes de stabilisation ont été emportés et de nouveau la masse russe est soumise directement au souffle de l'histoire. De l'équilibre instable que nous avons défini entre les aspirations populaires, le courant occidental et la dictature totalitaire, nul doute qu'il ne surgisse à la fin de ces épreuves inouïes un autre groupement de forces, d'où pourrait naître progressivement dans la paix et le travail fécond ce nouvel humanisme russe auquel les plus grands penseurs de ce pays ont tous cru de façon confuse. Nous croyons à cette véritable victoire de la Russie, à condition que l'on compte par décades et que l'on ne s'imagine pas la Russie future comme dotée d'un régime parlementaire, de partis et de banquiers. A condition surtout qu'entre la Russie et l'Occident de l'Europe s'établisse un rapport de compréhension et d'estime mutuelles. Car l'Occident a lui aussi besoin de la Russie.

IV

Rarement jusqu'ici les relations entre Russes et Occidentaux ont pu dépasser le stade individuel. Dès qu'on arrive au plan national c'est du côté russe le mépris pour la vie étriquée des nations commerçantes, du côté occidental l'ironie ou la

crainte devant les immensités russes. De là sont nées les thèses d'une part de la décomposition irrémédiable des peuples européens, d'autre part du redoutable danger russe. Toutes deux frappent par leur caractère confus. „Danger”, „fléau”, „colosse” — „pourriture”, „décadence”, „déclin”, rien là-dedans de net qui permette l'anayse, la réflexion. Dans cette méfiance réciproque nous voyons essentiellement un „mythe” politique, destiné en Europe à ranimer le sens de l'unité perdue, en Russie à surmonter le complexe d'infériorité dont ce pays a souffert confusément au XIXe siècle. „Les Russes doivent paraître un fléau à tous les peuples” déclarait en Décembre 1812 Napoléon à son Grand-Écuyer. „On ne doit plus voir qu'un ennemi en Europe. Cet ennemi, c'est le colosse russe.” Lucide et conscient, l'Empereur ne se paie pas de mots. Il sait qu'il a besoin du mythe russe pour maintenir en ordre les armées qu'il commande. Si celles-ci se décomposent ce n'est pas seulement parce que la tyrannie napoléonienne est haïe, plus profondément c'est parce que l'Occident, rongé par les nationalismes, n'existe plus que comme une forme vide d'où toute vie s'est retirée. Débarrassées de la foi chrétienne, les nations se sont affirmées. Utilisant la raison d'Etat, l'idéalisme absolu ou l'intérêt général, chacune tend à se déclarer comme fin en soi, écrasant, ainsi l'individu et avec lui l'âme et l'esprit de l'homme. La „civilisation occidentale” qui au XIXe siècle était peut-être encore „le parfum d'un vase vide” n'est plus aujourd'hui que les débris d'un vase brisé. Si l'Europe doit s'unir, ce n'est pas contre la Russie, si redoutable puisse-t-elle momentanément paraître, mais avec elle, car le danger est ailleurs.

Il n'y a qu'un seul danger qui guette désormais toutes les nations, c'est celui du totalitarisme, quelque forme qu'il prenne. Le totalitarisme est le fruit inéluctable de l'abandon de la Vérité. Pouvons-nous dire que nous l'avons mieux respectée que les Russes? Si l'image que ceux-ci nous montrent présente un aspect redoutable, elle n'est pourtant que l'exagération de la nôtre. En retard par son évolution politique et sociale, la Russie en 1917 s'est jetée en avant de l'Europe, parce que la première elle a tiré les conclusions extrêmes des principes qui régissent implicitement la vie des nations depuis la Réforme et la Renaissance. Tombée un instant très bas, elle se relève et par la force de son potentiel populaire saura triompher peut-être de la dictature totalitaire. Il ne semble pas qu'un tel renouveau dont les effets seraient immenses pour l'Europe entière, puisse se faire sans un contact entre la Russie et les nations chez qui la vocation chrétienne commence à prendre un nouvel aspect. Parmi celles-ci la France occupe une position irremplaçable. Dans la mesure où la France, et avec

elle l'Occident, se retrouvera sans chercher à se „défendre“, à se fermer, le danger, qu'il soit russe, eskimo ou patagon, disparaîtra. Car ce danger n'est autre que l'oubli de la Vérité qui régit la vie des Nations comme celles des individus, mais selon d'autres lois. Que la France sorte de son ankylose sociale, que, lavée de la honte par le combat des meilleurs de ses fils, elle renaisse à ce souffle de l'honneur chrétien qui fut sa raison d'être, c'est ce dont on commence à ne plus douter. Ainsi contre tout danger et pour toutes les nations, pourrait s'ouvrir un jour non la voie du progrès, mais celle du salut.

Der Russenfilm in der Schweiz

Von Edwin Arnet

Es hat sich das Paradoxon erfüllt, dass der Russenfilm im Ausland entdeckt worden ist. Während die ersten filmischen Meisterleistungen in Russland selber als Experimente futuristischer Filmschaffender abgelehnt wurden und „ein grosser Teil der Kritiker und des Publikums sich gegen die russischen Filmschaffenden in einer ganzen Reihe von Protesten und Verurteilungen entlud“ (Lunatscharski) erblickten schweizerische Filmfreunde schon in den ersten Russenfilmen die Offenbarung eines neuen Filmstils.

Die Behauptung, dass die Schweiz neben Deutschland zu den ersten Ländern gehört, die das Neue des Russenfilms richtig eingeschätzt haben, weiss sich frei von jeder Ueberspitzung. Aber nicht nur die schweizerische Filmdiskussion ist vom Russenfilm befruchtet worden, sondern auch, was wichtiger ist, der Schweizerfilm selber.

Doch vorerst zum Russenfilm! Schon vor der Revolution gab es Russenfilme, aber sie unterschieden sich von der Filmkonfektion Amerikas und Deutschlands höchstens durch die stilsicherere schauspielerische Gestaltung. Erst die Februarrevolution gab dieser westlichen Imitation den Todesstoss, ohne vorerst an ihre Stelle etwas Neues zu setzen. Nach der Revolution liegt die russische Filmproduktion auf dem Boden, der Filmimport aus dem Ausland bleibt unterbrochen und die Zahl der Lichtspieltheater ist auf einen Fünftel zusammengesmolzen. Erst in den Jahren 1925 und 1926 kann ein wirtschaftliches und künstlerisches Erstarren des Russenfilms wahr-